

Vendredi, je me suis présenté à la nouvelle convocation du syndic.

Sous le néon jaunâtre de la salle d'attente, un quidam en bleu de travail grimaçait, de concert avec l'avocate qui se remettait d'une séance matinale chez le dentiste.

La première fois, j'étais venu seul. Pour complément d'enquête ordonnée par le tribunal de commerce. Toujours à propos de cette dette litigieuse. Toutefois, rien de ce que j'ai dit n'a été rapporté. Les événements se sont ensuite déroulés en dehors de moi.

La jeune femme responsable nous a enfin reçus. Trois chaises mal empaillées, sténo décorative et caoutchouc près de la fenêtre. Je me suis assis sur la même chaise de droite. J'aurais préféré celle de gauche, mais je n'ai plus osé bouger.

D'emblée, la jeune femme a précisé d'un air important qu'elle souhaitait nous être agréable. Récemment converti par l'avocate, le juge venait à coup sûr de lui recommander la modération. Néanmoins elle refusait notre règlement à l'amiable, « il y a eu jugement et la procédure normale suivra son cours ». A un moment, elle a ironisé : « Au cas où vous l'auriez oublié, monsieur, vous n'avez plus le droit d'exercer ! » Chialer n'aurait servi à rien.

L'avocate, dont la chique engageait un rude coup à sa crédibilité, a émis l'idée d'une gérance au nom d'Ariane. Mais j'ai repoussé tout autre arrangement que celui d'un jugement annulé. La préposée m'a coupé dans mon élan d'une voix si rauque qu'un pénis semblait lui être resté en travers du gosier. « Inutile d'insister, monsieur. » Je me suis pelotonné dans un silence désapprobateur. Sous tu-

telle, l'affaire aurait coulé à pic. Un syndic de faillite n'y connaît rien et n'a pas le temps, bien qu'il ait l'argent. Leurs phrases m'arrivaient par bribes.

D'un geste routinier, la machine à exécuter a noté les numéros de ma pièce d'identité et de ma police d'assurance. Avant de me les rendre au-dessus d'un bureau encombré de dossiers à sangles, sur l'écrin desquels un feutre rageur avait inscrit le nom des condamnés. Ses yeux de braise noire se sont posés sur moi avec la fixité d'un fauve, sans l'intelligence.

A ma gauche, l'avocate. Groggy.

L'employée zélée s'est levée. Elle portait de faux jeans, détendus aux fesses, l'ourlet haut sur de grosses chaussures noires démodées. On s'est dit au revoir en se serrant la main à contrecœur. La porte a mollement claqué derrière nous.

A ce moment, j'ai compris que je franchissais un point de non-retour.

La matinée avait été bonne à la boutique. Dès qu'elle m'a vu, Ariane a demandé « Alors ? », je souriais. La prenant dans mes bras, j'ai murmuré : « Alors, c'est fini. »

Je nous revoyais ici même, un soir de cocktail mondain. Paris inaugurait son nouveau quartier : seize rues sur quatre niveaux d'une sorte de pyramide aztèque s'enfonçant la tête dans le trou des anciennes Halles. On faisait partie des pionniers. Était-elle heureuse, Ariane ? Entre ces quatre murs, que nous avons créés, puis animés, du monde autour d'elle. Un fournisseur ou deux. De vagues connaissances. Le banquier.

L'argent me préoccupait moins que gagner.

Gagner, les mains nues. Contre les puissances dévastatrices de la dame noire. Contre mon démon, qui m'empêche de vivre et d'être heureux. L'emporter sur moi-même, en même temps que sur la reine mère.



## Première partie



## I

Il existe un autre cocktail. C'est vraiment le début de l'histoire. Il a d'abord été question d'une association avec un confectionneur commanditaire.

Puis l'amie d'Ariane nous a présenté l'homme de sa vie. Il ramenait des USA un procédé original de peinture sur cuir et tissu.

C'était vers la mi-décembre.

L'artiste dessinait bien – des nuages, des flammes, des arbres surtout. Il ne s'est pas fait prier pour participer à la collection de printemps qu'Ariane avait en tête : une robe « petite fille », taille haute, grand col ; une autre, style kimono, en toile à matelas achetée au marché Dreyfus ; un chemisier romantique, col châle et manches ballons ; une robe débardeur au-dessus du genou.

L'argent touché en quittant son poste de conseillère dans une maison réputée de lingerie a aussitôt servi à faire monter les modèles par des couturières de quartier, avant que l'artiste ne les peigne. Au prix de tant le mètre de tissu, Ariane ajoutait celui de la fabrication et, pour établir le prix de vente hors taxes, multipliait le prix de revient par un minimum de deux. Les premières livraisons ont ensuite rapporté de quoi refabriquer pour les suivantes.

Une ambition supérieure à son talent faisait s'éparpiller l'artiste et l'éloignait des phases ardues de mise en route. Echantillonnage, achat et coupe de telle quantité à la taille et au coloris. Patrons pour les prototypes. Sans oublier les cabines téléphoniques des postes et

des cafés squattées, la course aux fournitures (boutons, doublures, boucles de ceinture, fermeture éclair). La recherche d'ateliers, souvent perdus en lointaine banlieue. Les détails, les finitions, la représentation.

Les articles se vendaient facilement aux boutiques de St-Germain-des-Prés comme à celles de la rive droite. Ariane en a profité pour compléter sa collection de deux jupes à godets imprimées et d'une robe classique gansée, jersey beige, ceinture tafta nouée sur le côté.

J'aidais Ariane les week-ends.

Elle a trouvé la première. Après trois mois de nomadisme et de vie inconfortable dans notre deux-pièces sans téléphone, ratatiné par les rouleaux de tissus. Une annonce dans la presse du soir. Cinq mètres carrés avec cave après le coude à angle droit, dans la seconde partie d'un vieux Passage des grands boulevards, là où dans une pénombre significative la vie se meurt. Restaurant d'entreprise, remmailleuse, bouquiniste, philatéliste, étiraient leurs devantures enfientées jusqu'à la rue triste et bruyante de derrière. L'allée en croisait d'autres qui servaient de pistes d'atterrissages aux pigeons. Une lumière secondée de faibles ampoules électriques filtrait à travers une verrière souillée.

J'ai cédé à l'enthousiasme d'Ariane. Le décor importait peu, s'agissant d'un dépôt, accessoirement d'un point de vente au détail à prix bas. Elle a signé le contrat de location d'un semestre, versé le loyer mensuel. Le triple en garantie. Un peu cher – linoléum usagé au sol, papier tenture vétuste sur les murs lardés de trous chevillés. Mais le téléphone trônait.

L'artiste ne s'est donné qu'au moment des travaux. Le propriétaire nous surprenait tard à passer son plancher à la paille de fer et à la lessive Saint-Marc. C'était un petit homme jaune qui n'avait rien d'un asiatique, si ce n'est la

voix papelarde. En douce il nous déposait des outils inutilisés, des spots à l'agonie.

Un soir Ariane a reçu le comptable dans notre logis épuré par la force des choses. « Vous disposez de combien ?

— Trente mille. »

Mes seuls vingt mille francs préalablement destinés à l'achat d'un studio et les économies d'Ariane à l'Ecureuil. Le comptable a dit qu'il fallait s'inscrire à la chambre des métiers, acheter un livre-journal de recettes-dépenses.

Pour décorer j'ai réclamé à mes parents leurs vieilleries du grenier.

J'ai démissionné de ma place.

Le soir du cocktail on a bravement brisé à coups de marteaux et de burins d'énormes pains de glace sur le ciment de l'allée. Ariane récupérait les morceaux dans des assiettes. La remmailleuse est entrée boire un verre de Tropicana à l'orange. Les invités tardaient. Vers vingt heures, plus blonde que jamais, l'amie d'Ariane est apparue, flanquée d'une styliste bien en chair. Aucun vase pour les fleurs offertes. Puis, une relation de son ancien travail, qui s'était proposée de lancer la marque et la boutique contre une somme forfaitaire et des vêtements pour les magazines, a fait irruption en blazer velours noir sur pantalon jersey rouge, sa bande à ses basques : deux homos maniérés à cris perçants, une femme d'âge blette qu'elle embrassait sur la bouche, une poignée de journalistes hilares.

Un pétard avait voyagé.

Coiffé du claque de marié à mon père, l'artiste, pour la photo.

La maman d'Ariane avait apporté du mousseux, émue de la voir complimentée, et ma bohème enterrée rendait

nostalgique (un peu de jalousie peut-être) l'adolescent  
tranquille qui m'avait présenté sa fille.

## II

Le lendemain on n'a pas atteint la centaine de francs. Le chiffre s'est ensuite mis à frétiler. On a engagé un représentant multiscarte. L'artiste se faisait aider par un traîne-savates qu'il rémunérait à la pièce sur un pourcentage qu'on lui prélevait sur le chiffre d'affaires. Pendant les livraisons, je les remplaçais au pochoir à la cave blanche à la chaux. Commandes épinglées sur chaque pile. On faisait trois fois plus dans le gros, mais là aussi ça marchait. C'était important : on mangeait sans toucher à l'autre argent.

Passionnant de créer. Au départ, un petit monde à soi. A serrer, à montrer, à développer. Surprise de pénétrer aisément chez les autres, de leur accueil. Surprise aussi de voir venir chez soi. La gaieté que les articles, l'essayage, suscitaient. Les clients entrent, achètent, certains prennent la carte, reviendront. Des espèces dans un tiroir, des chèques à compter le soir, avant de glisser le tout dans une enveloppe enfouie au plus profond de la poche.

Je me familiarisais avec les tailles et tours de tailles.

J'emboîtais le pas à Ariane chez les grossistes du Sentier, non loin de là, domaine réservé aux mille et une tractations de la mode. Ariane échantillonnait. Je me bornais aux tâches manutentionnaires, fonçais à la boutique, ou directement à l'atelier du coin, repassais prendre les pièces terminées, filais livrer et encaisser chez les clients qui nous avaient passé des ordres. En plein soleil ou sous les giboulées, les charges me taillaient les doigts et me tassaient la colonne au mépris de ma chère scoliose qui m'avait valu d'être exempté du service national.